

Représentations de la mère dans *Une si longue lettre* de Mariama Bâ

(Representaciones de la madre en *Une si longue lettre* de Mariama Bâ)

(Representations of the mother in *Une si longue lettre* by Mariama Bâ)

Rabia Redouane

Department of French, German & Russian, Montclair State University, Upper Montclair, NY 07043, U.S.A.
Tél. : (+1) 973 6557421. Fax : (+1) 973 6557909. Courriel : redouaner@mail.montclair.edu

BIBLID [1132-3310 (2002) 11, 111-124]

Résumé

Ancré dans le détail de la réalité, le roman de Mariama Bâ *Une si longue lettre* dénonce la condition féminine dans la société sénégalaise. La critique littéraire s'est attachée à révéler l'importance accordée à la dimension sociale et surtout à la pratique de la polygamie en milieu africain musulman. Notre étude s'intéresse à la représentation de la figure de la mère dans l'espace textuel de ce roman.

Mots-clés : Lettre. Mère. Femme. Représentation. Figure.

Resumen

A partir de la representación de la realidad, la novela de Mariama Bâ *Une si longue lettre* denuncia la condición femenina en la sociedad senegalesa. La crítica literaria se ha centrado en poner de manifiesto el papel que en ella juega la condición social y sobre todo la práctica de la poligamia en el contexto africano musulmán. Este estudio incide sobre la representación de la figura de la madre en el espacio textual de esta novela.

Palabras clave : Carta. Madre. Mujer. Representación. Figura.

Abstract

Anchored in the realms of reality, the novel of Mariama Bâ *Une si longue lettre* reveals the condition of women in Senegalese society. The literary examination reveals the importance given to social dimension and especially to the practice of polygamy in African Moslem milieu. Our study deals with the representation of the figure of mother in the textual space of this novel.

Keywords: Letter. Mother. Woman. Representation. Figure.

Beaucoup de critiques s'accordent à considérer *Une si longue lettre* de Mariama Bâ comme un écrit féministe visant à présenter, voire dénoncer la condition de la femme dans la société sénégalaise. Aux dires de Pierrette Herzberger-Fofana, ce livre est non seulement le récit de la condition féminine en milieu africain, mais aussi le tableau critique d'une société à la croisée de la tradition et du modernisme (2000 : 67). De même, selon Jacques Chévrier, la "longue lettre" qu'adresse Ramatoulaya à son amie d'enfance Aïssatou, constitue à la fois un poignant cri de douleur et un sévère réquisitoire contre la condition de la femme africaine en pays musulman, et plus spécialement de

La femme sénégalaise (1984, 1999 : 156). En fait, ce roman se présente comme une prise de conscience abordant les problèmes dont sont victimes les femmes dans une société imprégnée de traditions sévères et séculaires, une société d'obligations et de devoirs dans laquelle l'ordre établi décide, détermine et agit sur la vie et le destin de l'être féminin. C'est aussi une expression manifeste de la révolte de la femme africaine moderne face à la pratique de la polygamie et une dénonciation directe entre autres du statut des femmes, du mariage imposé et du poids des traditions.

Écrit à la première personne du singulier, *Une si longue lettre* met en scène Ramatoulaye, une sénégalaise qui vient de perdre son mari et qui adresse peu après son veuvage une missive à son amie Aïssatou qui vit aux États-Unis. En lui faisant part de la triste nouvelle, elle lui raconte aussi son existence marquée de souffrance et de misère. Ainsi, fondée sur des souvenirs à la fois personnels et collectifs, l'écriture de cette lettre devient prétexte à l'évocation et au rappel de leur passé commun, de leur réaction respective face au fait que leurs maris aient pris une seconde femme et de leur situation de parent isolé. Aussi, dans le déroulement de la trame narrative de son histoire, la narratrice présente-t-elle différents personnages ayant pour rôle de fournir des informations personnelles, souvent poignantes, visant à donner à son écrit une dimension d'authenticité. Bien qu'ils prennent des formes très variées, ces personnages jouent un rôle textuel actif dans le roman.

L'étude qui suit tente d'explorer les différentes représentations de la figure de la mère dans la trame narrative de ce roman. Certes, le récit s'articule autour de deux personnages féminins, deux mères de famille, Ramatoulaye et Aïssatou, qui vont subir l'humiliation et être confrontées toutes deux, à quelques années d'intervalles, à ce dramatique problème de la polygamie. Après avoir été délaissées et humiliées, l'une comme l'autre, au profit de toutes jeunes filles, chacune d'elles va assumer son rôle de mère et déterminer ses modalités de réaction face à cette situation. À côté d'elles, bien d'autres cas de figures participent au moteur de l'action. Ce sont en quelque sorte des personnages qui, présentant des caractéristiques bien spécifiques, rendent compte à des degrés divers de la diversité de l'image de la mère dans l'espace textuel de ce roman.

1. Ramatoulaye : Mère résignée

Empreint de beaucoup de sensibilité et de vérité, le récit que livre Ramatoulaye durant sa période de viduité dévoile son moi profond et la transformation de sa vie familiale. L'itinéraire de son vécu permet de saisir l'étendue de ses douleurs et de ses déceptions. En fait, *frappée dans son amour (qu'elle avait cru réciproque) autant que dans sa dignité, elle subit la souffrance et la jalousie, jusqu'à ce que la mort soudaine du mari la délivre du poids d'un mariage devenu supplice* (Kesteloot, 2001 : 382). Rien en effet ne l'avait préparée à la catastrophe qui s'abat sur elle : son mari Modou a choisi une seconde épouse. En tant que femme modèle, bonne musulmane et mère de nombreux enfants, c'est une grande humiliation de se voir imposer une co-épouse de l'âge de sa fille. Mais la décision de son époux de se détourner d'elle pour aller vivre les délices de l'amour avec une adolescente la met en face d'une réalité douloureuse :

Je mesure avec effroi, l'ampleur de la trahison de Modou. L'abandon de sa première famille (mes enfants et moi) était conforme à un nouveau choix de vie. Il nous rejetait. Il orientait son avenir sans tenir compte de notre existence. (Bâ, 1979 : 19)

Difficile donc pour elle d'admettre le détachement soudain de son conjoint à l'égard de leur union qui porte son temps. Balayer plusieurs années de mariage en un instant au profit d'une jeune adolescente est un geste alarmant qui cache un malaise certain dans leur couple. En tout cas, c'est une conduite qui ne la laisse pas indifférente et qui entraîne plusieurs réflexions et interrogations : *Folie ? Venulerie ? Manque de cœur ou amour irrésistible ? Quel bouleversement intérieur a égaré la conduite de Modou Fall pour épouser Binetou ?* (Id. : 23). Mais ce qui lui semble révoltant et inadmissible, c'est le recours de son mari à la veille de son mariage à un argument religieux invoquant la foi musulmane pour justifier son action. Le message qu'il adresse à l'épouse humiliée et bafouée par l'intermédiaire de son frère Tamsir fait preuve d'une certaine duplicité masculine et d'un manque de courage évident :

Modou te remercie. Il dit que la fatalité décide des êtres et des choses : Dieu lui a destiné une deuxième femme, il n'y peut rien. Il te félicite pour votre quart de siècle de mariage où tu lui a donné tous les bonheurs qu'une femme doit à son mari. (Id. : 57)

Convaincue qu'un tel discours ne vise qu'à faire accepter l'inacceptable aux femmes et à les faire soumettre aux abus de pouvoir de leurs maris, elle rejette sa validité. Pour elle, le geste de son mari justifie la liberté dont il jouit dans une société patriarcale. Après vingt-cinq ans de mariage et la naissance de douze enfants, il épouse une compagne de classe de

sa propre fille et se détourne d'elle avec une aisance flagrante, sans aucun soupçon de remords. Et comme de toutes les bonnes épouses, on exige d'elle résignation et acceptation de la polygamie. Mais son aversion pour cette pratique est tellement grande qu'elle prononce sa désapprobation avec beaucoup de courage et de détermination :

J'étais offusquée. Il me demandait compréhension. Mais comprendre quoi ? La suprématie de l'instinct ? Le droit à la trahison ? La justification du désir de changement ? Je ne pouvais être l'alliée des instincts polygamiques. Alors comprendre quoi ?... (Id. : 53)

Ne cherchant ni à blâmer ni à condamner l'homme qu'elle a passionnément aimé, elle tente de le comprendre même s'il reste pour elle une "énigme". Sans doute a-t-elle, comme beaucoup de femmes de sa génération, subi le retour de l'âge. Elle invoque avec lucidité cette réalité amère qui peut constituer un problème insurmontable pour toute femme qui ne peut entrer en concurrence avec une jeune fille. Elle se sent desservie par son apparence physique et reconnaît qu'à mesure qu'elle avance dans la vie, elle perd de plus en plus sa capacité de séduire :

L'éloquence du miroir s'adressait à mes yeux. Ma minceur avait disparu ainsi que l'aisance et la rapidité de mes mouvements. Mon ventre saillait sous le pagne qui dissimulait des mollets développés par l'impressionnant kilométrage de marches qu'ils avaient effectuées, depuis le temps que j'existe. L'allaitement avait ôté à mes seins leur rondeur et leur fermeté. La jeunesse désertait mon corps, aucune illusion possible ! (Id. : 62)

Consciente qu'elle est sans défense du fait qu'elle avait tout le temps été dépendante de son mari et essentiellement vulnérable, impuissante face à son pouvoir, Ramatoulaye se soumet à sa volonté. Aussi, désirant ne pas perturber l'équilibre mental de ses enfants, décide-t-elle de renoncer au divorce¹ et de rester en acceptant le départ de son conjoint avec une autre femme, ce qui suscite l'étonnement de sa famille et la colère de sa fille aimée Dada. Cette dernière, atterrée à l'annonce du second mariage de son père avec sa camarade de classe, incite sa mère à rompre et à quitter cet homme indigne de son amour et de sa confiance :

Romps, Maman ! Chasse cet homme. Il ne nous a pas respectées, ni toi, ni moi. Fais comme Tata Aïssatou, romps. Dis-moi que tu rompras. Je ne te vois pas te disputant un homme avec une fille de mon âge. (Id. : 60)

¹ Le divorce est un acte qui ne s'accorde pas au mode de pensée et à la foi religieuse de l'Islam. Dans un *hadith*, le prophète Muhammed exhorte les croyants à ne recourir à ce moyen qu'en dernier lieu : *De toutes les choses licites, le divorce est celle qui plaît le moins à Dieu.*

Fidèle à l'amour de sa jeunesse, Ramatoulaye espère reconquérir son mari avec le temps. Elle ne peut ni ne veut agir contre Modou pensant qu'après cette folie passagère, il reviendra sûrement à la raison et retournera à son foyer, à sa femme et à ses enfants. Elle utilise sa foi et sa patience pour atteindre son but. Mais victime de l'incontournable situation, elle constate amèrement que la réconciliation avec son époux n'est pas et ne sera pas à la portée de sa main. En fait, totalement délaissée, elle doit assumer seule sa dure condition de femme et de mère. Son rôle maternel, elle le vit sans réserve, se confrontant aux multiples problèmes à la fois économiques et moraux que pose l'éducation de sa progéniture. En accomplissant ses différentes tâches, elle s'avère une mère responsable et généreuse, qui exprime toujours de l'amour et de la tendresse envers ses enfants. C'est ainsi que dépourvue de toute aide financière de son mari, elle apprend à gérer l'argent du budget familial avec *souplesse, vigilance et prudence* (Id. : 93). Aussi, condamnée à vivre une existence difficile, refuse-t-elle de songer à une autre liaison, préférant *sa solitude de femme mûre à un mariage sans amour, et surtout à un mariage polygamique* (Brahimi et Trevarthen, 1998 : 80). Cet état de fait lui procure une certaine liberté mais la place dans une situation de marginalité au sein de sa société traditionnelle. C'est avec émotion qu'elle évoque la difficulté pour une femme, même financièrement indépendante, de fréquenter des lieux publics. Son geste de se rendre seule au cinéma est une contestation ouverte à l'égard de cette société qui lui refuse, en tant qu'être féminin, toute liberté personnelle :

Je survivais. Je me débarrassais de ma timidité pour affronter seule les salles de cinéma ; je m'asseyais à ma place, avec de moins en moins de gêne, au fil des mois. On dévisageait la femme mûre sans compagnon. Je feignais l'indifférence, alors que la colère martelait mes nerfs et que mes larmes retenues embuaient mes yeux. Je mesurais, aux regards étonnés, la minceur de la liberté accordée à la femme. (Bâ, 1979 : 76)

Comme elle a une conception élevée de l'amour et ne tolère pour elle-même aucune défaillance qui puisse porter préjudice à l'éducation de ses enfants, elle préfère demeurer seule plutôt que de partager sa vie avec un partenaire. Et même lorsque la mort de son mari la rend veuve, et donc libre, elle ne se laisse pas emporter par les sollicitations de mariage qu'elle reçoit. Non seulement rejette-t-elle avec véhémence et colère la demande de son beau-frère Tamsir qui, quelques semaines seulement à peine après le décès de son aîné, désire prendre sa place mais repousse-t-elle également avec élégance l'offre de Daouda Dieng, un homme parfaitement estimable et riche, amoureux d'elle depuis très longtemps. C'est que pour elle, bien élever ses enfants devient sa force résonnante qui constitue son grand bonheur et sa

raison d'être. Ainsi, soucieuse du bien-être familial, elle se donne pleinement pour satisfaire les multiples exigences de sa progéniture. Elle est à l'écoute des désirs de chacun et déploie tous les efforts pour assurer l'équilibre mental et affectif de tout le monde. Au fil du temps, sa relation avec ses garçons et ses filles est devenue très forte parce qu'elle constitue le prolongement de ses espoirs et de ses aspirations déçues. Et par l'importance qu'elle accorde à la liberté et à l'épanouissement individuel, elle les entoure de tendresse en leur témoignant des marques de compréhension et de confiance :

Moi, je laissais mes filles sortir de temps en temps. Elles allaient au cinéma, sans ma compagnie ; elles recevaient copines et copains. Des arguments justifiaient mon comportement : à un certain âge, irrémédiablement, le garçon ou la fille s'ouvre au sentiment de l'amour. Je souhaitais que mes filles en fassent sainement la découverte, sans sentiment de culpabilité, sans cachotterie, sans avilissement. J'essayais de pénétrer leurs relations ; je créais un climat propice au bon maintien et à la confiance. (Id. : 112)

N'empêche qu'elle se trouve aux prises avec des problèmes graves qui l'obligent à repenser à ses actes et à remettre en question les principes d'éducation qu'elle leur a inculqués. Outre que certains de ses enfants s'adonnent à la cigarette et portent des pantalons trop étroits, sa fille Aïssatou tombe enceinte alors qu'elle fréquente encore le lycée. C'est alors qu'elle se blâme et se culpabilise de ce drame parce qu'elle a donné un peu de liberté à ses filles. Toujours est-il que son amour maternel l'emporte sur sa colère et sur sa déception. Elle se révèle une mère extrêmement compréhensive et consolatrice, un être d'amour, tendre et indulgent qui affirme sa présence continuelle auprès de sa fille :

Je pris dans mes bras ma fille. Je la serrais douloureusement dans mes bras, avec une force déçuplée, faite de révolte païenne et de tendresse primitive. Elle pleurait. Elle hoquetait. (Id. : 121)

En fait, cette situation qui lui permet de voir les choses dans leur réalité renforce son sentiment maternel. Pour elle, être mère devient l'ultime dévotion, l'ultime don de soi. Et c'est ainsi qu'elle assume ce rôle sans l'ombre d'un remords et accepte sans aucun regret les responsabilités qui en découlent :

Et puis, on est mère pour comprendre l'inexplicable. On est mère pour illuminer les ténèbres. On est mère pour couvrir, quand les éclairs zèbrent la nuit, quand le tonnerre viole la terre, quand la boue enlise. On est mère pour aimer, sans commencement ni fin. (Id. : 120)

Cependant elle se rend compte que les temps ont changé et que le modernisme exige une transformation de fond dans le rapport entre mères et filles. Décidée donc à agir, elle n'a

de choix que de se résigner au changement sociétal et de s'adapter à son nouveau rôle de mère :

Les mères modernes favorisent les "jeux interdits". Elles aident à la limitation de leurs dégâts, mieux, à leur prévention. Elles ôtent toutes épines, tous cailloux qui gênent la marche de leurs enfants à la conquête de toutes les libertés ! Je me plie dououreusement à cette exigence. (Id. : 127)

2. La mère de Ramatoulaye : Mère prévoyante

Il est évident que le développement d'une bonne relation de Ramatoulaye avec ses enfants rend sa présence dans leur vie plus active et plus dynamique. C'est que tout en s'inspirant du modèle de sa propre mère, elle voulait aller au-delà de la passivité dont a fait preuve sa génitrice. En effet, celle-ci ayant reconnu certains indices néfastes chez son futur gendre, Modou Fall, s'est crue obligée de conseiller à sa fille de renoncer à lier son destin avec cet homme. Mais, aveuglée par l'amour, Ramatoulaye refuse consciemment les observations judicieuses de sa mère, qui se sont avérées vraies quelques années plus tard.

Je ne ris plus des réticences de ma mère à ton égard, car une mère sent d'instinct où se trouve le bonheur de son enfant. Je ne ris plus en pensant qu'elle te trouvait trop beau, trop poli, trop parfait pour un homme. Elle parlait souvent de la séparation voyante de tes deux premières incisives supérieures, signe de primauté de la sensualité en l'individu. Que n'a-t-elle pas fait, dès lors, pour nous séparer ? De toi, elle ne voyait que l'éternel complet kaki, l'uniforme de ton école. De toi, elle ne retenait que les visites trop longues. Tu étais oisif, disait-elle, donc plein de temps à gaspiller. Et ce temps, tu l'employais à "farcir" ma tête au détriment de jeunes gens plus intéressants. (Id. : 25-26)

À vrai dire, sa mère alerte et prévoyante, aurait souhaité comme gendre Daouda Dieng chez qui elle avait détecté des signes d'honnêteté et d'intégrité. Framata, la griotte aux cauris, ne lance-t-elle pas à Ramatoulaye lorsqu'elle refuse la demande de mariage de ce respectable médecin et député qu'elle aurait dû écouter sa mère qui avait dit juste sur cet homme qui s'est montré dans ces circonstances difficiles digne de tout respect et de tout éloge :

Ta mère avait raison. Daouda est merveilleux. Quel "guer" (Noble) donne cinq mille francs aujourd'hui ! Daouda n'a ni échangé sa femme, ni abandonné ses enfants ; s'il revient te trouver, toi vieille et chargée de famille, c'est qu'il t'aime ; il peut te supporter avec tes enfants. Réfléchis. Accepte. (Id. : 98)

Avec le temps, Ramatoulaye reconnaît la validité des propos de sa mère et agit de même vis-à-vis de sa propre fille. Car, si elle consent au mariage d'Aïssatou avec Ibrahimia

Sall, c'est que ce dernier se présente comme *un homme d'ordre, donc sans fourberie* (Id. : 123) qui semble sérieusement épris de sa jeune épouse. Face à la situation troublante et désastreuse de sa fille, qui la perturbe profondément, la voix de sa mère lui revient éclairante pour l'aider à affirmer une présence maternelle chaleureuse et à réaliser une action positive : *J'entends sa voix persuasive me conseiller : une femme doit épouser l'homme qui l'aime mais point celui qu'elle aime ; c'est le secret d'un bonheur durable.* (Id. : 87)

3. La mère de Binetou : Mère opportuniste

Ce qui frappe dans les propos de Ramatoulaye, c'est son attitude indulgente à l'égard de sa co-épouse. Pour elle, cette camarade de classe de sa fille, issue d'un milieu très pauvre qui a fréquenté la bourgeoisie citadine, est *un agneau immolé comme beaucoup d'autres sur l'autel du "matériel"* (Id. : 60). À ce titre, elle n'a aucun ressentiment à son égard et ne peut en aucune raison la responsabiliser d'être devenue sa rivale. Par contre, sa colère contre son mari qui a abusé de cette jeune fille à la fleur de l'âge n'a d'égale que le mépris qu'elle éprouve pour la mère de Binetou. En effet, Dame Belle-mère, comme elle l'appelle ironiquement, n'hésite pas à sacrifier et la jeunesse et l'avenir de son enfant pour atteindre son but. C'est une mère opportuniste qui ne voit dans l'union de sa fille avec un quinquagénaire que l'amélioration de sa condition matérielle et de son statut personnel. Même si elle sait que sa fille risque de mourir d'ennui et de solitude avec un homme plus âgé qu'elle, cela ne l'empêche pas de la pousser dans ses bras. C'est son unique chance de prendre *sa revanche sur sa vie écoulée et les années de misère qu'elle a endurées* (Herzberger-Fofana, 2000 : 79).

Démunie par sa situation d'extrême pauvreté et exposée à la misère, cette mère cupide désire tellement sortir de sa condition néfaste et s'assurer une vieillesse heureuse qu'elle serait prête à vendre son âme au diable ! Aussi, dépourvue de toute pudeur ou sens moral, elle se donne une mission ambitieuse et exigeante. Sans le moindre soupçon de remords ou de culpabilité, elle livre sa fille à Modou, l'homme riche et puissant qui a promis à Binetou, si elle consent à devenir sa seconde épouse, de lui acheter une villa, une voiture et d'envoyer ses parents à la Mecque. Pour cette mère imparfaite et indifférente au bonheur de sa fille, c'est là l'opportunité rêvée et tant attendue pour accéder au rang des femmes riches et pénétrer dans le monde moderne. Ceci dit, tel que prévu, le mariage de sa fille avec Modou met fin à son existence misérable, l'exposant ainsi à la richesse, à l'abondance et aux avantages du progrès technique loin de toute agression matérielle :

La réalité avait le visage de Dame Belle-mère qui avalait des bouchées doubles au râtelier qu'on lui offrait. Ses pressentiments d'un mode de vie dorée s'accomplissaient. Sa baraque branlante, tapissée de zinc et de couvertures de revues où se côtoyaient "pin-ups" et publicités, était estompée dans son souvenir. Un geste, dans sa salle de bain, et l'eau chaude massait son dos en jets délicieux ! Un geste, dans la cuisine, et des glaçons refroidissaient l'eau de son verre. Un autre geste, une flamme jaillissait du fourneau à gaz et elle se préparait une délicieuse omelette. (Bâ, 1979 : 73)

Ramatoulaye ne manque pas de souligner dans l'espace textuel de sa lettre le caractère arriviste de cette mère profiteuse et insatiable qui, aspirée par la société dominante, feint de voir la tristesse ou de comprendre le désarroi de sa fille. Elle ne pense qu'à son confort et à son bien-être matériel. Loin d'être dépositaire de valeurs maternelles vertueuses et respectueuses, elle n'apparaît que comme une mère abusive, castratrice, trop prise par ses intérêts personnels. Et ce n'est pas tant la façon de penser et d'agir de cette femme animée par l'appât du gain et du profit qui déçoit la narratrice, bien au contraire, c'est l'attitude passive de Binetou. Elle est outrée, voire révoltée contre le manque de volonté affichée par cette jeune fille qui, pour obtenir la bénédiction de sa génitrice, accepte de se vendre et de se détruire tant physiquement que moralement. Elle aurait souhaité que sa co-épouse ne soit pas victime de l'acharnement d'une mère indigne dont la conduite, quels que soient ses motifs, demeure insensée et inacceptable. Elle aurait également souhaité que Binetou ne cède pas aux lamentations maternelles et façonne à sa manière son destin matrimonial en contractant un mariage d'amour avec un prétendant de sa génération. Malheureusement, la jeune adolescente se laisse courtiser par un homme âgé et intègre de plein gré le commerce des sentiments. Jeune et belle, elle ne voit en Modou qu'une banque ambulante prête à assouvir ses maîndres caprices et ceux de sa famille et si possible après sa mort en percevant ses versements sur l'héritage (Hertzberger-Fofana, 2000 : 95). Et pour se venger de lui et de la société qui tolère une telle injustice flagrante, elle le bafoue en le forçant à changer son style de vie et de plaisirs et en l'incitant à fréquenter les night-clubs où fraie la jeunesse de son pays. De plus, elle exige de lui des dépenses excessives pour satisfaire ses multiples demandes luxueuses :

Victime, elle se voulait oppresseur. Exilée dans le monde des adultes qui n'était pas le sien, elle voulait sa prison dorée. Exigeante, elle tourmentait. Vendue, elle élevait chaque jour sa valeur. Ses renoncements, qui étaient jadis la sève de sa vie et qu'elle énumérait avec amertume, réclamaient des compensations exorbitantes que Modou s'exténuaît à satisfaire. (Bâ, 1979 : 72)

Ces trois figures féminines marquent l'espace textuel de ce roman et tracent des portraits de mères en des situations diverses. Deux autres modèles de mère se dessinent dans

la trame narrative rendant compte des multiples facettes que peut prendre ce personnage. Il s'agit d'Aïssatou et de sa belle-mère qui représentent deux types de femmes sénégalaises diamétralement opposées.

4. Aïssatou : Mère révoltée

La caractéristique dominante dans le portrait d'Aïssatou dressé par Ramatoulaye, son amie et sa confidente, souligne dans l'espace textuel de sa lettre la singularité de cette figure féminine. Confrontée à la même situation humiliante qu'elle, cette mère moderne et forte de caractère décide de trouver sa propre voie et d'élever sa voix contre l'injustice de la polygamie et la domination du pouvoir patriarcal. Quelle que soit la raison invoquée par son mari pour justifier son second mariage avec une jeune de son sang, elle choisit de partir pour s'assumer pleinement dans la construction et l'épanouissement de sa personnalité. De ce fait, elle n'a pas hésité le moindre instant à rompre le contrat de mariage avec un homme qui a succombé à la tentation d'épouser une jeune fille au lieu de demeurer fidèle à l'amour de sa jeunesse. Non seulement condamne-t-elle le comportement de son mari qui considère la petite Nabou comme une conquête facile qui lui permet de *changer de "saveur"* (Id. : 53) mais refuse-t-elle avec véhémence le rôle que son époux lui demande d'accomplir, c'est-à-dire être une épouse docile assumant avec obéissance et résignation son destin conjugal. Dans la douloureuse situation que représente à ses yeux la trahison du père de ses enfants, celui avec lequel elle voulait cheminer dans la complicité amoureuse, elle se détache catégoriquement de lui, le quittant avec la force de la séparation. Ainsi, rejetant ses arguments qui justifient ses secondes noces, son geste apparaît plein d'honnêteté, de franchise et de courage. C'est une sorte de prise de possession d'elle-même et d'affirmation de son individualité.

Mawdo ne te chassait pas. Il allait à son devoir et souhaitait que tu restes. La petite Nabou résiderait toujours chez sa mère ; c'est toi qu'il aimait. Tous les deux jours, il se rendrait, la nuit, chez sa mère, voir l'autre épouse, pour que sa mère "ne meure pas" ; pour "accomplir un devoir". (Id. : 49)

Dans la lettre qu'elle lui adresse, elle refuse d'être victime dans une société traditionnelle qui écrase et affaiblit l'être féminin. Même si la pratique de la polygamie est institutionnalisée, cela ne l'empêche pas de considérer cet acte comme une profonde mutilation dont souffrent les femmes. Imprégnée d'une noble dimension de l'amour, elle

reconnaît sa déception avec amertume et réagit vivement devant la réaction inattendue et intolérable de son mari qui a perdu tout respect et toute considération à ses yeux :

Si tu peux procéder sans aimer, rien que pour assouvir l'orgueil d'une mère déclinante, je te trouve vil. Dès lors, tu dégringoles de l'échelon supérieur, de la respectabilité où je t'ai toujours hissé. Ton raisonnement qui scinde est inadmissible : d'un côté, moi, "ta vie, ton amour, ton choix", de l'autre, "la petite Nabou, à supporter par devoir". (Id. : 50)

Déterminée à mener son combat, toute seule, pour affirmer sa volonté de rejeter tout ce qui est injuste et arbitraire, elle se dégage de la pesanteur des traditions et quitte à jamais son mari. Elle exprime explicitement à la fin de sa missive sa volonté d'exister par elle-même d'une manière autonome : *Je me dépouille de ton amour, de ton nom. Vêtue du seul habit valable de la dignité, je poursuis ma route* (Ibid.).

Contrairement donc à son amie Ramatoulaye, Aïssatou choisit le divorce et prend ses fils sous sa tutelle, défiant ainsi cet adage qui dit *que des garçons ne peuvent réussir sans leur père* (Id. : 49). Mère vive, de caractère et de tête, elle se fixe un but qu'elle atteint et même dépasse. Et comme le précise Herzberger-Fofana :

Aïssatou puise dans son malheur la force de s'élever socialement. Elle entreprend des études qui lui assurent une existence à l'abri des aléas du mariage. [...] Aïssatou va à la conquête du savoir et consolide ainsi son indépendance. D'un caractère très volontaire, elle met une croix sur son passé et regarde droit vers l'avenir. (2000 : 90)

Reprenant son destin en mains, elle suit des études d'interprétariat, réussit un concours et trouve un poste à l'Ambassade du Sénégal aux États-Unis. Elle gagne si bien sa vie qu'elle est en mesure d'aider son amie restée au pays, face à d'énormes problèmes pour subvenir aux besoins de ses enfants. Sa générosité, son soutien et sa fidélité amicale suscitent à son égard l'admiration et la fierté de la part de Ramatoulaye. Son courage, sa bravoure et sa détermination lui confèrent une valeur unique parce qu'elle a refusé de partager son mari avec une autre femme, refusé de vivre sous le joug marital et a été capable de s'élever contre les traditions injustes imposées par la société dans laquelle elle vit. Mère révoltée et audacieuse, elle a su se frayer un chemin pour devenir libérale, moderne, forte et financièrement indépendante, trouvant son équilibre et sa quiétude loin de la lâcheté d'un époux faible et de la manipulation d'une belle-mère autoritaire et envahissante.

5. Tante Nabou : Mère abusive

Fière de son sang "royal" et de ses ascendances nobles, tante Nabou est présentée par la narratrice comme une femme vivant *dans le passé sans prendre conscience du monde qui muait. Elle s'obstinait dans les vérités anciennes* (Bâ, 1979 : 43), fortement attachée à ses origines et méprisant ceux et celles qui ne sont pas de son rang social. Et comme sa belle-fille est de la caste des bijoutiers, elle pense qu'elle n'est pas digne de son fils et qu'il faut coûte que coûte le séparer d'elle et lui trouver une femme de son clan. Ceci dit, n'aimant pas Aïssatou, elle n'a de raisons que de se venger d'elle et de la chasser de la maison.

Il convient de souligner que la figure de cette mère autoritaire et dominatrice animée par des sentiments de supériorité et d'hostilité, cherchant à tout prix à assouvir son orgueil noble montre un aspect négatif de la tradition africaine qui, aux dires de Borgomano, est *loin d'être richesse nourrissante et bon sens, [...], elle devient fanatisme et obstination, refus d'évoluer et mépris des autres* (1989 : 116). Et comme elle est présentée dans le texte romanesque sous les traits d'une belle-mère, sa présence vient confirmer la problématique universelle de la difficulté relationnelle entre belle-mère et belle-fille. Évoquant la force de Mariama Bâ d'avoir abordé cette situation extrêmement complexe dans son roman, Denise Brahimi et Anne Trevarthen avancent à ce sujet que :

La mentalité des belles-mères africaines, et le rôle si néfaste qu'elles jouent dans le mariage de leurs fils, lui paraît l'une des plaies d'un système qui fait tant de victimes parmi les jeunes épouses. Le propre d'un système est de créer des enchaînements qui multiplient la force contraignante de chaque maillon. Il est bien vrai que le choix de leur belle-fille est, pour des femmes âgées, le moyen de s'assurer une revanche sur ce qu'elles ont elles-mêmes subi dans leur jeunesse. Grâce à cette "relève" que les belles-filles assurent, elles sont enfin débarrassées des tâches matérielles et peuvent se reposer ou, pour le dire d'une manière plus convenable, se consacrer à Dieu. (1998 : 126)

L'influence que Tante Nabou a exercé sur la survie du couple a été néfaste et a engendré la rupture de la fille du bijoutier avec son fils, son "*seul homme*" auquel elle *vouait une affection de tigresse* (Bâ, 1979 : 42). Source de conflits entre les mariés, elle se démarque d'une part par son manque de respect et de délicatesse vis-à-vis de sa bru et, d'autre part, par une manipulation insidieuse pour forcer Mawdo à prendre une seconde épouse. C'est la petite Nabou, fille de son frère Farba Diouf, chef du village de Diakhao qui sera choisie pour assurer le retour du sang à sa source. Force est de préciser qu'en plus de l'appartenance au même clan racial considérée comme le motif primordial pour justifier le mariage de son fils, Tante Nabou désire néanmoins avoir une femme qu'elle peut facilement dominer, contrôler

et former à son image. Ainsi, sa nièce apparaît comme l'archétype de la jeune fille docile, dépourvue de tout caractère susceptible de l'amener à se révolter contre la société et ses traditions séculaires. À l'opposé d'Aïssatou, femme intellectuelle et émancipée, la petite Nabou, par sa douceur et sa politesse, devient selon les vues de sa tante le prototype de l'épouse idéale. Quant à Mawdo, même s'il succombe à l'appel de sa jeunesse et de sa fraîcheur, il ne la considère tout simplement que comme "Mère !" (Id. : 71). Il reste que ce dernier, impuissant devant une mère possessive, invoque l'autorité maternelle et la responsabilité morale pour tenter de convaincre Aïssatou de la raison derrière son acceptation de ce mariage arrangé avec sa cousine :

C'est "pour ne pas voir sa mère mourir de honte et de chagrin" que Mawdo avait décidé à se rendre au rendez-vous de la nuit nuptiale. Devant cette mère rigide, pétrie de morale ancienne, brûlée intérieurement par les féroces lois antiques, que pouvait Mawdo Bâ ? (Id. : 48)

Aïssatou aurait souhaité courage et fermeté de la part de son mari, pour contrecarrer les manigances d'une mère cupide et destructive. Elle aurait espéré que leur amour de jeunesse triomphe au-delà de leurs différences sociales ou des nécessités sanguines d'une mère acharnée à briser le foyer de son fils. Mais le compromis qu'il lui propose la blesse au plus profond de son être. C'est de sa part un geste indigne de son rang qui la pousse à le quitter sans aucun espoir de retour ou de réconciliation possible. En se détachant des liens conjugaux, elle prend ainsi une percutante revanche sur lui, sur sa belle-mère, sur la société patriarcale et retrouve sa liberté, voire son indépendance.

Conclusion

Toutes les représentations de la figure de la mère dont Mariama Bâ a tenté de relever les caractéristiques ainsi que les différences laissent supposer la richesse de ce roman qui peut être appréhendé de diverses manières et susciter différentes lectures. Les fonctions qu'elles remplissent dans l'espace narratif de la lettre adressée par Ramatoulaye à son amie dépassent de loin le rôle de simples figurantes. Elles exercent un pouvoir énorme et essentiel, purement féminin, qui vise à montrer la condition de la femme africaine. À dire vrai, l'une des particularités d'*Une si longue lettre* consiste en ceci qu'il est à la fois un roman littéraire et un regard socio-critique sur une société prise entre traditionalisme et modernisme. Sa force demeure sa capacité de témoigner et de dénoncer les injustices sociales et humaines qui frappent l'être féminin au Sénégal.

Références bibliographiques

- BÂ, Mariama (1979) *Une si longue lettre*, Dakar, Nouvelles Éditions Africaines.
- BORGAMANO, Madeleine (1989) *Voix et visages de femmes*, Abidjan, CEDA.
- BRAHIMI, Denise et Anne TREVARTHEN (1998) *Les femmes dans la littérature africaine. Portraits*, Paris, Karthala et CEDA.
- CHEVRIER, Jacques (1984) (1999) *La littérature nègre*, Paris, Armand Colin.
- HERZBERGER-FOFANA, Pierrette (2000) "L'œuvre de Mariama Bâ : *Une si longue lettre* Polygamie et lévirat", *Littérature féminine francophone d'Afrique noire*, Paris, L'Harmattan.
- KESTELOOT, Lilyan (2001) *Histoire de la littérature négro-africaine*, Paris, Karthala-AUF.